



OPÉRA ROYAL DE VERSAILLES

Leonardo Garcia Alarcon:

« Le théâtre est inséparable de la musique »

Fondateur de la Cappella Mediterranea, l'Argentin Leonardo Garcia Alarcon dirigera deux productions lyriques au Château de Versailles: *Il palazzo incantato* (*Le Palais des sortilèges*), de Rossi, et *Atys*, de Lully. Rencontre avec un musicien chaleureux et passionné.

LE FIGARO. – Abordez-vous différemment un opéra qui n'a plus été joué depuis sa création, comme *Il palazzo incantato*, et un classique comme *Atys*?

Leonardo GARCIA ALARCON. – Cela change surtout la relation entre le chef et les solistes. Dès qu'il existe un enregistrement, les chanteurs sont tentés d'écouter cette version et arrivent avec des idées de tempo ou d'articulation que je dois leur faire oublier. Quand on n'a pas de document sonore, on ne dispose que du manuscrit : c'est le terrain où je me sens le plus à l'aise car la voie est libre pour l'imaginaire de l'interprète.

Ce qui ne vous empêche pas d'admirer l'interprétation d'*Atys* par William Christie, si fondamentale pour le mouvement baroque ?

Bien sûr, je l'admire énormément, tout comme j'idéalise mon grand-père, ce qui

ne veut pas dire que j'aie envie d'être lui !

À l'opéra, votre direction semble attacher autant d'importance au théâtre qu'à la musique.

Les deux sont inséparables, et j'aime me mettre au service de la vision du metteur en scène, qui a une influence directe sur mon interprétation. J'en ai fait une expérience inoubliable lorsque j'ai dirigé dans la foulée *Les Indes galantes*, de Rameau, à l'Opéra Bastille, puis au Grand Théâtre de Genève. À Paris, dans le spectacle de Clément Cogitore, *Forêts paisibles* était mis en scène de façon festive : mon tempo et ma dynamique étaient vifs et joyeux. À Genève, Lydia Steier avait imaginé une pluie de cendres après une catastrophe nucléaire : j'ai dirigé adagio et pianissimo. Qu'une œuvre prenne ainsi deux visages aussi différents en si peu de temps et avec le même orchestre me fascine.

Est-ce possible si vous avez déjà commencé à répéter avec l'orchestre et les chanteurs avant l'arrivée du metteur en scène ?

Je tiens toujours à rencontrer le metteur en scène longtemps à l'avance. Cela fait huit mois que nous discutons avec Angelin Preljocaj, qui mettra en scène *Atys* à Genève puis à Versailles. Je lui ai joué tout l'opéra au clavecin et nos échanges ont

été d'une force incroyable car j'ai découvert qu'il était nourri par la musique vocale et par la rhétorique du texte dont il tire sa pulsation de chorégraphe. De la même façon, pour *Il palazzo incantato* que j'ai dirigé à Dijon en décembre 2020, j'avais rencontré Fabrice Murgia un an avant, le recevant chez moi pendant que je dirigeais *Les Indes galantes* à Paris. Il a conçu un spectacle hallucinant. En le présentant à huis clos, en plein confinement, je n'avais jamais imaginé que cet opéra créé en 1642, qui parle d'enfermement, pouvait ainsi devenir contemporain, comme s'il avait été composé pour le Covid ! La pièce a parlé plus fort que nous.

Entre la quintessence de l'opéra italien que représente Rossi et l'emblème du baroque français qu'incarne Lully, n'avez-vous pas l'impression de faire le grand écart ?

Pas tant que cela, car Lully connaissait très bien la musique de Rossi, dont il s'est nourri. Le miracle de Lully, c'est que, en créant un art classique qui n'est presque plus baroque, il n'a pas dilué la force expressive de la musique italienne. Sa grande entreprise aura été de transformer en profondeur la prosodie française par les ornements, ne serait-ce que pour éviter cette accentuation



sur la fin du mot qui est pour un Italien la pire faute de goût! Rappelez-vous qu'à l'époque de Monteverdi et Rossi, opéra et italien sont synonymes: si on leur avait parlé d'un opéra français, ils auraient autant ri que si, à l'Argentin que je suis, on parlait d'un tango brésilien... La différence, c'est que la musique italienne est dionysiaque, elle pratique l'accélération, le ralentissement, les cassures: c'est une musique de l'extrême. Surtout avec Rossi, qui aime la démesure et la monumentalité. Alors que Lully a compris que les Français avaient besoin de mesure et d'équilibre, d'où son côté plus apollinien.

Vous avez découvert le manuscrit du Palais des sortilèges à la bibliothèque du Vatican: le chef baroque est-il nécessairement un musicologue?

On ne peut séparer le travail d'interprète et celui de chercheur. Les manuscrits sont une source permanente de remise en question, et l'on ne peut en proposer une interprétation personnelle qu'une fois qu'on les a étudiés à fond. Quand je m'éloigne de l'original, ce que je n'ai jamais peur de faire, c'est toujours justifié par l'étude de la partition. ■

CHRISTIAN MERLIN

« Le Palais des sortilèges » :

le 11 décembre à 19h et le 12 à 15h.

« Atys » : le 19 mars à 19h, le 20 à 15h, les 22 et 23 à 20h.

FRANÇOIS BERTHIER



Leonardo Garcia Alarcon:
« J'aime me mettre au service de la vision du metteur en scène, qui a une influence directe sur mon interprétation. »